



MATAN COHEN/PAUL VIA REUTERS

AFP Forum
Mostafa Alkharouf / ANADOLU / Anadolu via AFP

MOSTAFA ALKHAROUF/ANADOLU VIA AFP

Le temps des déchirures

Pour « La Tribune Dimanche », le romancier a parcouru Israël pour saisir, un an après, les bouleversements engendrés par le 7-October. Il dresse le portrait d'un pays blessé et fragmenté, à un tournant de son histoire.

Par Sylvain Prudhomme

Écrivain

RÉCIT

ÀÉROPORT DE TEL-AVIV, le 22 septembre. Placardés tout le long de l'allée qui descend vers le contrôle des passeports, les visages des otages me regardent, souriants, jeunes, formidablement vivants. « *Bring them home now!* » crie chaque fois le slogan bien connu – avec chaque jour moins d'espoir. Dehors, Tel-Aviv est calme. Bars, restaurants, terrasses, vélos, gens dans les rues. L'accélération vertigineuse de la guerre n'en est encore qu'au tout début. Pourtant tout est lourd. Fatigue, tension, visages épuisés. Attablée avec moi près de la rue Allenby, Orna Reuven, psychologue et psychanalyste, raconte la perte brutale. Le 7 octobre 2023, d'une confiance qui sera longue à retrouver: « Je suis de la deuxième génération après la Shoah. J'ai élevé mes enfants en essayant de leur transmettre l'espoir qu'un jour tout ça s'éloignerait, qu'ils finiraient comme tout le monde par être acceptés. Et puis le 7-October ça a été comme si recommençait un Holocauste, sur notre territoire, au cœur du seul endroit où on se croyait en sécurité. Ça a été comme un rappel pour nous: vous êtes juifs, vous êtes seuls, le monde vous hait, vous avez été fous de croire qu'il en serait un jour autrement. » Je sens l'émotion qui la gagne. « On s'est sentis très seuls. On a vu que même la solidarité internationale s'effondrait très vite. Que personne n'acceptait de nous donner l'empathie inconditionnelle que nous pensions mériter. Même moi, qui suis de gauche, j'avoue m'être pendant des mois durcie. Encore maintenant, chaque fois que je me laisse

aller à espérer à nouveau, j'entends une petite voix qui me met en garde: arrête d'être naïve. »

Comme presque tout le monde ici, Jean-Marc Liling, juif religieux, longtemp fonctionnaire chargé de l'accueil des réfugiés, a perdu des connaissances dans les massacres du 7-October. L'un des six otages retrouvés morts le 1^{er} septembre était le fils d'un de ses meilleurs amis. Nous marchons jusqu'à une terrasse du quartier Florentine. Il raconte la déchirure avec les partisans de la guerre ouverte, qui ont désormais la main: « C'est très dur d'être pris en tenaille entre d'un côté le Hamas et de l'autre cette coalition entre Netanyahu et l'extrême droite suprémaciste. Ces gens ne sont pas seulement dans l'erreur, ils sont dans le travestissement pur et simple du message de la religion. Ils se disent religieux, mais la religion, c'est l'espoir, le souci du prochain, la foi en le dialogue et en la capacité de construire un avenir meilleur. Pour moi, ils nous emmènent dans le gouffre. » Depuis janvier 2023, il n'a cessé de participer aux manifestations contre les réformes judiciaires voulues par Netanyahu, puis à celles en faveur de négociations pour la libération des otages à Gaza. Il raconte l'économie plombée par la chute des investissements, les départs de soldats au front, les départs du pays tout court – de nombreux jeunes Israéliens fuient désormais à l'étranger, désespérant de l'avenir sur place.

« Netanyahu n'est pas Israël »

Sur les hauteurs de Haïfa, je rencontre l'écrivaine Zeruya Shalev. Longues rues arborées, immeubles modernes entre lesquels on aperçoit au loin la mer et les

immenses installations du port. Elle a choisi exprès un café avec un bon abri souterrain, au cas où une alerte viendrait perturber notre entretien. Elle porte le badge jaune de soutien aux familles des otages et le tee-shirt « *Bring them home* ». Victime elle-même en 2004 d'un bus piégé par le Hamas à Jérusalem-Ouest, elle a choisi de venir vivre à Haïfa, ville exemplairement mixte, où cohabitent juifs, musulmans et chrétiens dans une entente louée par tous – preuve vivante que c'est possible, disent ceux qui veulent encore y croire. « Il faut que tout le monde le sache: Netanyahu n'est pas Israël. Et soutenir la guerre contre le Hezbollah n'est pas soutenir la guerre à Gaza. » Comme beaucoup, elle fait une différence très nette entre les deux fronts. Elle est convaincue de l'absolue nécessité de combattre le Hezbollah. « Aucun État n'accepterait que 60 000 de ses habitants aient dû fuir leurs maisons à cause de tirs de roquettes quotidiens de gens qui ont juré leur mort. » La guerre à Gaza, en revanche, aurait dû selon elle s'arrêter il y a six mois au moins. Elle détaille toutes les affaires de corruption dans lesquelles Netanyahu est empêtré. « Il sait que dès que ce sera fini il sera condamné. C'est juste l'histoire d'un homme qui a peur d'un jugement et qui pour se maintenir au pouvoir est prêt à entraîner toute la région dans la catastrophe. » La semaine

précédente, munie d'une pancarte, elle est allée manifester à Jérusalem devant la résidence du président Isaac Herzog pour réclamer qu'il stoppe Netanyahu. Seule au départ, elle a été peu à peu rejointe par dix, puis vingt, puis cent personnes. « Il a kidnappé le pays. C'est un psychopathe qui n'écoute que son propre désir, se fiche de l'intérêt du pays. Un gourou qui abuse des siens – et comme souvent dans les familles où le père abuse d'un enfant, beaucoup de gens ont du mal à l'admettre. »

Peu de compassion pour les Gazaouis

Il me suffit d'engager la conversation ici et là dans les bus, les trains, au hasard des rencontres que je fais dans la rue, pour entendre un autre son de cloche. Les mots de compassion pour les Gazaouis sont rares, l'adhésion à la politique de Netanyahu difficile à mesurer, mais certaine – et de nouveau croissante depuis le début de l'offensive au Liban-Sud, largement soutenue par l'opinion. « La gauche, on la laisse parler, résume Nathan, jeune entrepreneur d'origine française, volontaire bénévole trois nuits par semaine au commissariat de police de son quartier. Elle parle, elle parle, on n'entend qu'elle tout le temps. Qu'elle continue de parler, c'est très bien! Elle n'a presque plus un siège au Parlement. Nous, pendant ce temps, on agit. » J'ai eu son numéro par un ami qui était en coloc avec lui en France, avant qu'il fasse son alyah et vienne vivre ici, il y a six ans. Il est venu me chercher à l'aéroport, m'emmena boire un verre à une terrasse d'un centre commercial du quartier de Yehud, juste devant la piste, dans le mugissement des avions qui décollent et atterrissent. « Moi, c'est Bibi à fond, j'ai pas peur de le dire. Même les deux

ministres d'extrême droite, Ben-Gvir et Smotrich, je les aime bien. Pas tellement pour leurs idées à eux. Mais parce que leur présence au gouvernement oblige Bibi à tenir bon, à ne pas céder au politiquement correct. » Il se retourne, regarde les autres clients attablés autour de nous. « Demande aux gens à cette terrasse, je te jure: ils te diront qu'il faut les défoncer, point barre. » « Eux », ce sont bien sûr les islamistes du Hamas et du Hezbollah, au minimum. Mais, constamment opposé au « nous » des Israéliens juifs, ce « ils » en vient souvent à désigner les musulmans en général – Israël en compte plus de 2 millions, auxquels s'ajoutent les 5 millions de Palestiniens de Gaza et de Cisjordanie, soit plus de 7 millions en tout, autant que les Israéliens juifs. « Je suis désolé de le dire, mais tous les problèmes viennent d'eux. On leur a rendu leurs territoires, on leur paie l'eau et l'électricité, on fait tout ce qu'on peut pour avoir la paix. Qu'est-ce qu'on peut faire de plus? » Il se défend de tout racisme, de toute intolérance. Il se veut simplement « rigoureux ». « Il y a des règles, je veux qu'on les respecte, c'est tout. Musulmans, juifs, chrétiens, je m'en fous. Je veux juste que tout le monde respecte les règles. Pour moi, si tu respectes pas le deal, tu dégages, point. » Et qu'en est-il si le deal n'est pas équitable? ne puis-je m'empêcher d'objecter.

Sidérés par l'attaque

Mais l'expansion incessante de l'occupation et les aides redoublées du gouvernement aux colons sont assez documentées pour que je réponde à Nathan. Aussitôt il concède: « Alors je suis contre ça. Nous aussi, il faut qu'on respecte le deal. » Presque toujours c'est sa façon de regarder les choses: il y a des règles, si tu triches alors tant pis pour toi. Quitte à ce que la réponse soit impitoyable. « Vous dites que nos bombes tuent des civils, mais ce sont chaque fois des terroristes qu'on vise. Ces gars-là se cachent au milieu des civils, qu'est-ce qu'on peut faire? On dit aux civils de partir, on les prévient, qu'est-ce que j'y peux s'ils restent là? À un moment, la question, c'est: est-ce que j'appuie quand même sur le bouton pour envoyer la bombe ou pas? Eh bien moi j'appuie. J'appuierai toujours. Les gens n'ont qu'à partir



MENACHEM KAHANA/AFP

« Ramenez-les à la maison maintenant », une installation à Haïfa (Israël) appelant à la libération des otages du Hamas à Gaza.

s'ils ne soutiennent pas le Hamas et le Hezbollah. »

J'entendrai souvent cet argument des civils libres de s'en aller. Celui-là, et un autre: le fameux réseau de centaines de kilomètres de tunnels que posséderait le Hamas sous Gaza, dans lesquels le groupe terroriste refuserait de laisser s'abriter les civils, préférant les laisser mourir. Ils me seront parfois assénés sans recul. Parfois aussi, mes interlocuteurs les avanceront avec un vague embarras.

Et comme avec la conscience, aussitôt, de leurs immenses limites.

Nous revenons au 7-October. Plus encore que la violence du massacre, c'est le succès de l'attaque qui n'en finit pas de sidérer Nathan. Comment ils ont pu réussir ce coup. Comment Tsalah, « la meilleure armée du monde, une armée vraiment incroyable, je te jure », a pu non seulement ne rien voir venir mais mettre ensuite tant d'heures à intervenir, laisser massacrer ses propres citoyens de façon abominable. « Pour moi, la seule explication, c'est une complicité en interne. Il a fallu que quelqu'un dans l'armée l'aide, j'ai besoin de croire ça. Sinon ça veut dire qu'ils peuvent le refaire demain. Et alors je m'en fous en courant de ce pays, parce que ça veut dire qu'on est morts. » Il redit son sentiment, largement partagé ici: qu'outre la barbarie de l'attaque, outre la défaillance de l'armée qui devait à jamais protéger ses citoyens, le plus dur était que la violence débarque sans prévenir, pour ainsi dire de nulle part. Je veux m'y arrêter, car il me semble qu'un des nœuds de l'incompréhension réciproque est là. Incompréhension des Israéliens vis-à-vis de la haine resurgie ce jour-là, à leurs yeux déconnectée de tout contexte, immémoriale, anhistorique, viscérale.

Haine entre Israéliens

Incompréhension internationale, en retour, face au refus d'Israël de voir aussi dans le 7-October une conséquence de sa politique expansionniste et du sort fait aux Palestiniens depuis des décennies. Ce furent très exactement les mots d'António Guterres, secrétaire général de l'ONU, tout cela « ne [sortait] pas du vide ». Zeruya Shalev, dont l'empathie pour le drame de Gaza ne fait pas de doute, m'aide à comprendre ce sentiment d'une attaque injuste, « out of nowhere ». Elle pointe l'effort historique que fut pour le pays la décision d'évacuer, en 2005, les 8 000 colons israéliens installés à Gaza: « En rendant intégrale

ment Gaza aux Palestiniens, on avait l'espoir que tout aille mieux, que Gaza se développe, devienne même un petit Singapour, avec l'argent qui affluerait de l'international. On ne désirait qu'une chose, que Gaza aille bien, et que chacun vive en paix. Et puis c'est le Hamas qui a pris le dessus. Le Hamas qui depuis le début n'a jamais varié dans son projet: faire table rase d'Israël pour installer sur tout le territoire un islam radical. »

Après le massacre du 7-October et les plus de 41 000 morts de Gaza, la déchirure est là, sans doute pour longtemps. Avec les Palestiniens. Mais aussi entre Israéliens modérés, convaincus que le pays court à sa perte, et Israéliens prêts, si nécessaire, à une guerre éternelle. « On n'a pas attendu le 7-October pour savoir qu'ils nous détestent, souffle Nathan, qui ne quitte plus son revolver. C'est normal, ils étaient là avant nous, on leur a pris leur terre, ils nous feront toujours la guerre. Mais on gagnera. Parce qu'on est déterminés. Parce qu'on est beaucoup plus forts qu'eux. Et parce qu'à la différence d'eux on n'a pas d'autre endroit où aller. »

Avant de repartir, je rends visite à l'écrivain Etgar Keret, dont les livres et l'humour m'ont toujours ravi. Il est sombre: « Je n'ai jamais senti pareille haine entre Israéliens. Jusque-là on arrivait à être unis dans les coups durs. Cette fois, il y a vraiment deux guerres: celle avec l'extérieur – celle-là, on y est habitués. Et celle de l'intérieur, totalement nouvelle, avec des Israéliens qui nous disent qu'ils voudraient notre mort, nous traitent d'ennemis, de traîtres, de tueurs de bébés. » Il raconte les manifestations qui depuis quelque temps se durcissent, la police de plus en plus violente, les amis arrêtés. « Ils voudraient que les otages meurent une bonne fois pour toutes, que leurs familles dégent, qu'on

arrête de renvoyer le pays au traumatisme du 7-October. » Orna Reuven raconte qu'elle n'a jamais vu chez ses patients autant de dépressions et de stress post-traumatique: « Je ne crois pas qu'une seule personne dans ce pays ait été vraiment heureuse depuis un an. » Reprenant la terminologie de Mélanie Klein, elle fait l'hypothèse que la société israélienne est entrée dans une phase schizo-paranoïde dont elle mettra du temps à sortir, caractérisée par l'impossibilité de voir l'autre autrement qu'en noir et blanc, en termes caricaturaux.

Demian Halperin, psychologue spécialisé dans le suivi des survivants du festival Nova, le 7 octobre 2023, raconte la difficulté de remettre des centaines de très jeunes gens traumatisés dans ce qu'il appelle « le flot de la vie ». Il narre les protocoles expérimentaux mis en place avec ses collègues, s'inquiète lui aussi de la fuite en avant vers la guerre. « Les prochaines élections sont dans deux ans, confie Keret. Mais deux ans à ce rythme, ça semble interminable. D'un côté tout va à une vitesse folle, il se passe des choses d'une énormité presque biblique, le massacre du 7-October, le déluge de bombes sur Gaza, l'explosion des bipeurs, des choses qui pourraient presque faire penser aux plaies d'Égypte. Et d'un autre côté rien ne change, tout est incroyablement stationnaire. Netanyahu qui est toujours là malgré toutes les affaires de corruption, les otages qui ne rentrent pas, Gaza qui continue, et maintenant cette nouvelle phase de la guerre qui commence au nord. » Un bref examen de l'Histoire l'amène à ce constat: chaque fois que tout s'est effondré, ce n'est pas de l'extérieur que c'est arrivé, mais de l'intérieur, à cause des fondamentalistes. « Les extrémistes du Hamas comme ceux d'Israël n'ont que faire de la vie humaine. Ils se fichent des individus, ne s'intéressent qu'aux processus historiques. Ils veulent l'apocalypse, en aucun cas la paix. »

« La paix est possible! »

Maoz Inon, fondateur de l'Abraham Hostel, sorte de grande auberge de jeunesse où je loge, a perdu ses deux parents, des fermiers, dans les massacres du 7-October. Il refuse pourtant de céder au fatalisme. En déplacement à Paris pour une série de conférences le jour où je l'appelle, il martèle: « La paix est possible! Voilà ce que je veux dire à tout le monde. Nous n'avons pas besoin de vos pensées ni de vos doigts croisés, nous avons besoin de votre action. Mettez

la pression sur vos gouvernements. Faites que l'ONU vote des sanctions et un embargo contre Israël. Faites que la France et l'Europe soutiennent les initiatives de paix venues de la société civile israélienne et palestinienne. » Il invoque les précédents de l'Afrique du Sud, de l'Irlande, de la France et de l'Allemagne, du Rwanda, récusant tout idéalisme: « On nous traite de naïfs. Mais c'est la droite qui est naïve de penser que la guerre puisse apporter autre chose que la guerre. »

Pascaline Chen, de l'association Women Wage Peace, nommée pour le prix Nobel de la paix 2024 conjointement avec Women of the Sun, avec qui je bois un verre sur la place des Otages, en face du QG de l'armée, me dit ce paradoxe: l'aggravation de la situation forcera tout le monde à sortir enfin de l'escapisme, autre nom du déni collectif de la question palestinienne. « Avec le temps, on parvenait à se raconter qu'au fond tout n'allait pas si mal, qu'on réussissait à se faire une vie agréable en gérant le conflit, à défaut de le régler. À présent, on voit bien que non. » Comme Marwa Hammad côté palestinien, elle pointe le principal obstacle: la médiocrité du personnel politique. Netanyahu d'un côté, l'Autorité palestinienne exsangue de l'autre. À Bethléem, j'écoute Marwa Hammad raconter les grandes marches de femmes israéliennes et palestiniennes coorganisées par Women of the Sun et Women Wage Peace, l'excursion à Haïfa, l'émotion de sa propre fille à passer pour la première fois côté israélien et à découvrir, à 18 ans, la mer. Mais l'humiliation et interminable attente au point de contrôle aussi. Tout est là: le rêve d'une entente possible, et l'immense inégalité persistante. ■

Découvrez page 33 la critique de Coyote, le nouveau livre de Sylvain Prudhomme, paru aux Éditions de Minuit.